

Roland Halbert, un archipel de #poésique



De g à d : Jacques Vincendeau, Jean-Luc Autret, Roland Halbert, square de la Psallete, Nantes.

La cafetière italienne chantonne sur le camping-gaz, calé entre deux cailloux des bords de l'estran du Pal à Landévennec, où l'Aulne vient doucement se perdre en rade de Brest. Le soleil, comme dit le poète qui vit ici (Gilles Baudry) « a posé sa main sur la rive d'en face » et « la lumière fait son miel de tout ce qu'elle touche ».

– « Ce serait bien, Jacques, me lance tout à trac l'ami Jean-Luc Autret, si pour la revue *An Amzer*, tu nous parlais de l'œuvre d'un poète qui te tient à cœur. » J'avance le nom de Roland Halbert, que Jean-Luc avoue ne pas connaître...

– Ah ! tu ne connais pas, heureux veinard ! Tu vas découvrir un style, une voix, un univers, une œuvre dont les titres sont, à eux seuls, tout un poème : *Les Saisonniers de l'instant*, *Cueillette d'éclairs*, *Notes dans la paume*, *Blues pour Cadou*, *Chanterelle*, où c'est un pur bonheur de se frayer « un chemin vers la lumière et son abeillage ardent » (*Blues pour Cadou*).

Pour qualifier sa démarche d'écriture, Roland Halbert a lui-même forgé le mot de « poésie » qu'il définit comme « alliance modulante de poésie et de musique » (*Chanterelle*). Poète et musicien, Roland surfe sur la ligne de crête où se rejoignent musique et poésie, inventant une forme, une langue où s'entrelacent les grammaires propres à chacun de ces deux modes d'expression. C'est subtil, construit comme une partition et savamment concerté, réglé comme du papier à musique, mais sans jamais peser ; c'est libre comme l'air et ça coule de source : « Je travaille, écrit Roland, au retour de la belle reverdie verbale » (*Blues pour Cadou*) C'est très souvent drôle, sauvagement lyrique et parfois énigmatique. Roland aime les énigmes et les sens cachés, surtout quand il les cache en pleine lumière. La poésie, n'est-ce pas « une évidence qui intrigue » ? (Gilles Baudry).

Roland Halbert est né en 1948 à Botz-en-Mauges (se prononce [bo]) dans cette région des bords de Loire qui produit d'excellents vins et de grands poètes (Du Bellay, L'École de Rochefort, Julien Gracq, Jacques Bertin). Il vit à Nantes où, pour demeurer en état de poésie, il a dû exercer trente-six métiers. « Bon à rien, prêt à tout », comme il dit, on l'a vu successivement et parfois simultanément : chroniqueur littéraire et musical pour la radio et diverses revues, guide à la cathédrale de Nantes, correcteur de presse et d'édition, professeur de guitare et fin pédagogue (dont je m'honore, au passage d'avoir été l'un des plus mauvais élèves), mais aussi, selon *Chroniques de l'éclair* « Tintin reporter au *Universal Chronicle*, marchand de lucioles près des grands aéroports, guérisseur blessé, goûteur de saisons, humble frère oblat effacé dans des besognes de douce observance, nuancier des ciels », et la liste n'est pas exhaustive...

De plus, il est membre de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire qui lui a décerné le prix de poésie pour l'ensemble de son œuvre avant de l'accueillir dans ses rangs ; il y défend activement la poésie et les poètes vivants. Car un autre talent de Roland, et non des moindres, est d'être un formidable incitateur à la découverte et un incomparable passeur de poésie. S'il est un genre où il excelle, c'est bien celui de l'exercice d'admiration qui allie l'ascèse et la rigueur à l'enthousiasme. La glace et le feu. Il faut lire dans les *Cahiers de l'Académie* ses éloges des poètes primés, chaque année, par l'Académie de Bretagne : Gilles Baudry, Serge Wellens, Gérard Le Gouic, son article dans la *Revue 303* en hommage à Julien Gracq, son « Tombeau » pour Atahualpa Yupanqui, fantastique poète et guitariste argentin, paru dans les *Cahiers de la guitare*. Il faut l'écouter parler de poètes et écrivains aimés, lors des lectures qu'il donne au Centre de Communication de l'Ouest, à Nantes : Maurice Chappaz, Jean-Pierre Lemaire, Jim Harrison... Il faut l'entendre dire tout le bien qu'il pense de Cendrars (« Blaise la bourlingue, menteur fabuleux » (*Chroniques de l'éclair*), de Werner Lambersy qu'il place très haut, d'auteurs qui n'intéressent plus grand monde comme Léon Bloy, Ernest Hello, Gustave Roud, qu'on n'a aucune chance de trouver en tête de gondole dans les supermarchés de la littérature actuelle. S'il pense avec Diderot que « la poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare, de sauvage. Ainsi, Rimbaud, Artaud, Michaux », il ajoute immédiatement : « La poésie veut aussi quelque chose de délicat, de civilisé, de raffiné. Ainsi, Bashô, Schehadé, Jaccottet » (*Notes dans la paume*).

Pour introduire à l'œuvre même de Roland Halbert, je propose un survol de quelques îles dont se compose son archipel de « poésie ». Il fait sienne la formule de Max Jacob : « Les poètes modernes sont avant tout voyageurs ». De retour du Pérou, il a dans sa valise *Danse de terre* qui tente une lecture poétique des énigmatiques « lignes » de Nazca. De ses trois voyages au Mexique, il rapporte *Ornements des dieux*, évocation de treize divinités du Mexique ancien dont la lecture a « ému et, pour mieux dire, fasciné » J.M.G. Le Clézio lui-même, connaisseur éclairé, s'il en est, de cette culture. Parmi ces treize divinités, celle qui a ma préférence est sans conteste Tloque Nahuaque, le dieu sans représentation, « celui de l'immédiat voisinage », en l'honneur duquel le prince-poète Nezahualcoyotl fit élever un temple vide :

« Sa tour est le colombier d'un rite invisible
son temple est le panache de l'absence »

Du Japon qu'il arpente et dont il apprend la langue pour approcher les secrets du haïku, il revient avec *Chroniques de l'éclair* « poème romanesque », puis *Cueillette d'éclairs*, sélection de haïkus traduits par ses soins, suivie de *Notes dans la paume*, petit bijou d'analyse de cette poésie « qui ne s'attarde jamais » (J. Gracq) et qui apporte « densité, suggestion, légèreté, humour, silence dans un monde gavé de verbiage médiatique [...] et peu à peu vidé de ses sensations par l'offensive insidieuse du virtuel ». Le haïku, « grand-petit poème » y est qualifié d' « uni-vers » en ce qu'il « propose un microcosme dans un vers unique » :

« Automne profond
un érable a incendié
mon cœur sans racines » (Rohan)

Il publie parallèlement un étonnant recueil « éclaté » intitulé *Les Saisonniers de l'instant* sous forme de seize cartes postales portant chacune un haïku et illustrées d'une calligraphie originale de Hosoda Kiyonobu. En outre, Roland Halbert est président de Haïkouest, groupe de haïkistes qui œuvre dans le Grand Ouest à une connaissance plus fine et plus profonde du haïku et il a participé au tout récent recueil *Trois graines de Haïku*, sélection de haïkus sur le thème du jardin (c'est l'un de ses poèmes qui donne son titre à l'anthologie). Au passage, dans *Notes dans la paume*, Roland nous rappelle la recommandation de Kikaku : « L'essentiel est de donner une âme au haïkaï » et d'ajouter : « Avis aux faiseurs, aux truqueurs, aux faiseurs de trucs ! » « Le haïku tranche dans le jeu des apparences avec l'acuité d'une lame de sabre. »

« Ces éclairs, les prendre
à la main dans les ténèbres
en faire des torches » (Bashô)
traduction R.H.

Et il ajoute : « Oui, lecteur, oublie ton portable pour dix-sept secondes seulement, cueille, tends l'oreille, recueille, déploie ta parabole, regarde de toute ta feuille l'abeille du langage. »

« Si le cœur t'en dit,
vif saisonnier de l'instant,
lis ces légers riens. »

En 2005, Roland publie son *Blues pour Cadou*, long poème de 185 pages, salué par Hélène Cadou et Julien Gracq, où il module en poésie la « chanson » de Cadou et plus particulièrement sa « note sauvage » qui « reste encore mal entendue », et dont il cueille des échos dans l'ancien *planh* de la lyrique médiévale, dans les chansons de vagants et de Minnesänger et jusque dans la plainte rauque d'Albert Ayler qui continue à faire hurler et gémir son saxo au fond de l'East River où il se noya, en 1970, à 34 ans. Roland Halbert croit avec Cadou que « la poésie a besoin de chlorophylle »...

« tout comme elle exige
de déranger l'ordre fabriqué des bibliothèques,
de décoiffer les rayonnages du ciel
et le chœur des anges ».

C'est peut-être ce recueil, *Blues pour Cadou*, qui constitue la meilleure entrée en poésie ; à chaque page « on sent le passereau des consonnes et des voyelles qui repeuple la gorge ».

L'an passé *Chanterelle, hommage à sainte Cécile*, patronne des musiciens et « sœur tourière des poètes et du silence », a été dit au Festival du Marais chrétien à Paris, en l'église Saint-Gervais, par le comédien Jacques Weber. Car la poésie de Roland Halbert demande à être déclamée. Il la dit – et la chante – d'ailleurs lui-même très bien (cf. la version radiophonique du *Blues pour Cadou*) et il rappelle volontiers le mot essentiel de Tristan Tzara : « La poésie se fait dans la bouche. » (*Notes dans la paume*).

Je n'oublie pas, dans ce rapide survol, de mentionner *Lapidaire 17*, paru en 2003 chez Voix d'encre, avec des photographies de Philippe Thomassin : son recueil le plus minéral et celui peut-être qui parlera le plus directement au cœur du lecteur breton, avec son « Légendaire de la Pierre vigile » en écho à des photographies de pierres levées dans l'Ouest

de la France, et ses 17 haïkus dont celui-ci, véritable concentré, à mes yeux, de l'art poétique de Roland qui recèle la force insurrectionnelle et résurrectionnelle de toute poésie authentique :

« s'il y a quelqu'un
d'encagé dans ce caillou
qu'il éclate en mille loriots ! »

Le poète véritable est un créateur de vie un *sur-vivant*, le poète touche au vif. Roland Halbert est de cette espèce-là et refuse avec G. Bataille de « remettre l'existence à plus tard ». Et si c'était cela tout simplement l'enjeu de la poésie : une question de vie ou de mort ? La bourse ou la vie ? Cela devient soudain passionnant et mérite qu'on y regarde de plus près. En ces temps lénifiants où tout invite à la soumission et à la résignation, où l'on nous préfère plus souvent morts que vifs, il est bon que se lèvent des poètes (des prophètes ?) pour nous sortir de nos léthargies et nous rappeler qu'on peut confier sa vie à un poème : « Une affaire de corde vibrante, confie Roland, comme en musique vous n'avez qu'à vibrer. »

Roland Halbert pense avec O.V. de Milosz, cité en épigraphe à *Chanterelle*, qu'« Il n'y a que les oiseaux, les enfants et les saints qui soient intéressants. » Et le saint qu'il préfère, c'est bien sûr, François d'Assise, au point de se rêver en « poétier français de #a phrase française » (*Blues pour Cadou*) et de travailler actuellement à transcrire en poesique la réponse des oiseaux au fameux sermon que le saint leur adressa. Nous sommes impatients d'entendre ce texte... Mais auparavant, nous aurons l'occasion de retrouver Roland Halbert dans la publication prochaine de son nouveau recueil *Grenier à sel*, salutation à Julien Gracq, auquel il a rendu maintes fois visite à Saint-Florent-le-Vieil et avec qui, pendant des années, il a entretenu une amicale correspondance.

Voilà, « J'ai fait cet écrit à la mesure de mon pouvoir et de mon savoir », comme dit Guillaume de Rubrouck, cité par Roland Halbert à la fin de *Chroniques de l'éclair*. Le temps m'a manqué pour faire plus court, plus concis, plus nerveux (Roland aime quand ça gratte les nerfs) ; il aurait fallu « essayer de parler de telle sorte que le poème *parle* encore », explique Derrida dans un recueil d'entretiens. « Parler pour lui laisser la parole » et d'ajouter : « Ce qui vaut pour le poème vaut aussi pour la vie en général. »

Le plus simple pour en savoir davantage, c'est de se procurer les ouvrages de Roland Halbert dans les bonnes librairies ou médiathèques (la médiathèque de Nantes a acquis ses livres d'artiste : *Almanach de verre* avec des eaux-fortes de Bernadette Planchenault et *La Pointe aux âmes* avec des gravures de Jacky Essirard). Et aussi de se rendre sur son site Internet (très bien fait) : www.rolandhalbert.fr « Entrée libre, la clef est sur la porte, la cage est ouverte, d'ailleurs il n'y a ni cage ni porte, mais seulement une clef musicale » (*Chroniques de l'éclair*).

« Je nettoiyais le poème, le coup est parti », avoue Werner Lambersy dans son plus percutant poème, et Wafû, traduit par Roland, nous confie :

« Pour écouter l'homme
ou l'insecte on ne met pas
les mêmes oreilles »

Aussi, pour écouter la « chanson de Roland », munissons-nous de nos oreilles les plus attentives et affûtées et restons bien vigilants :

Quand Roland nettoie le poème
Le coup part souvent.

Jacques Vincendeau, août 2009.